



Amère Vengeance

Noémie Lemos – mai 2020
AT Rennes 2030

Nuit sans lune. A l'ancienne.

Je pédale énergiquement sur la piste cyclable, cette autoroute de cadres bobo-écologues déserte à cette heure avancée. J'ai quitté Rennes et les larges rives de la Vilaine, passé la Pivardière, étrangement calme. Les bonnes habitudes se perdent, et les fêtards se font rares en semaine. Comme cette foutue ville, ils deviennent trop sages, trop propres sur eux.

J'avance à la lueur de ma frontale, le souffle court, les cuisses qui chauffent.

Un bruissement suspend mon coup de pédale. Je balaye les bas-côtés de la piste en laissant le vélo ralentir, observe les buissons. Rien, rien que le silence et l'obscurité. Ce n'était probablement qu'un animal. Depuis que l'agglomération a décidé d'être la première ville *NoLight* de France, la nuit, la faune reprend ses droits.

Je continue ma route vers le Rheu, mes coups de pédale décuplés par le moteur électrique du vélo. J'arrive enfin à l'orée de la ville, quand un panneau publicitaire s'active.

Mon cœur fait un bond. Ces maudits écrans bardés de capteurs sont des vrais mouchards.

Le panneau scintille quelques secondes, cherche désespérément le signal de mon téléphone. Il en a besoin pour connaître mes mensurations, mes goûts, mes habitudes, mes espérances, tout ce qui lui permettra de me proposer le produit de mes rêves. Soudain, il s'éteint.

Fausse alerte. Je soupire de soulagement. Bien sûr que j'ai laissé mon portable chez moi ! Je ne suis pas con à ce point...

Je contourne la ville, évitant la zone industrielle où quelques vieux réverbères font de la résistance, découpant dans la nuit un halo jaunâtre. Le contraste entre les quais flambants neufs de la capitale bretonne, tous de courbes artistiques et de verdure exubérantes, et les bâtiments en zinc sales et abrupts de la banlieue est saisissant. Une fois passée la zone de desserte du métro, Rennes enlève ses fards et montre sa vraie nature. Il n'y a que les marketeurs pour croire qu'une ville peut être autre chose qu'un mélange de bitume monochrome dans lequel s'engluent les âmes en peine.

Derniers coups de pédale. Cachée à l'écart de la ville, je devine la silhouette de mon ancienne entreprise, ses trois cuves plus sombres que l'obscurité. Elles me rappellent de mauvais souvenirs, qu'un inconnu a déterrés il y a quelques semaines en me proposant un cambriolage atypique.

Il a cru que j'acceptais à cause du chèque.

Mais c'est bien la vengeance qu'il m'a offert sur un plateau d'argent que j'ai saisi à pleines mains.

J'arrive dans le parking du personnel, désert. Rien n'a changé. Je revois nos voitures, à Paul et moi, se garer ici, tard le soir après une tournée client. Paul. Mon Paulo. Toujours souriant, toujours le bon mot pour rire. Même après un RDV compliqué, il me donnait une bourrade virile et

me sortait son éternel « Hé, Maurice, on a pas mérité un verre ? ». On s'asseyait dans le premier bar venu, on imaginait toutes les crasses que l'on pourrait faire à l'emmerdeur que l'on venait de quitter. Moi, ça me démangeait souvent. Ces petits chefs qui nous recevaient de manière condescendante, qui nous toisaient de haut, je leur aurais bien fait avaler leurs palettes de produits, les échardes avec. Mais Paulo, il n'était pas comme ça. Il me payait des verres, il me faisait rire, il draguait les serveuses. Et la colère passait.

C'était la belle époque.

Je bats des paupières, conscient que mes yeux deviennent trop humides. Hors de question de laisser échapper une larme, ils seraient capables de retrouver mon ADN dedans.

Je pose mon vélo contre le portail d'accès pour m'équiper. Je sors de mon sac à dos une de ces combinaisons spéciale épidémie, rompt la protection stérile, et l'enfile en prenant bien garde à ne toucher que l'intérieur du tissu. *Un must pour le personnel médical* disait l'annonce sur internet. On vous vend de tout aujourd'hui. Et ça m'arrange. Gants, masque, lunettes, me voilà prêt à ne laisser aucune trace derrière moi.

J'ai même trouvé un modèle bleu sombre, presque noir. Parfait pour la discrétion.

Je sors le badge que j'ai subtilisé à la commerciale ce matin. J'ai attendu une bonne semaine, guettant les départs de tous les Rennes-Paris Montparnasse, avant d'apercevoir une silhouette avec la fameuse glacière *KerFruit*, si typique des cadres en déplacement. La jeune femme la portait fièrement. Des jolis yeux verts, une crinière blonde et un sourire franc. Je lui suis rentré dedans sans vergogne. Mon jeu d'acteur a tellement bien fonctionné que, malgré le contenu de son sac à main étalé à terre, elle a laissé partir son train juste pour vérifier que j'allais mieux. Il semblerait que j'ai trop bien simulé la foulure.

Je badge. Aussitôt, un discret claquement libère le portillon.

Je traverse la cour en direction des bureaux, jetant des coups d'œil curieux autour de moi. L'endroit désert a des allures de cimetière industriel, et l'odeur acidulée de la purée de fruits s'est envolée. La seule cuve restée debout sonne creux rien qu'en devinant ses contours dans l'obscurité. Je sais que la production restante a été absorbée par l'usine de Vitré, un monstre de technologie, de tuyaux et de vannes. Une machinerie automatique, déshumanisée, loin du modèle traditionnel que l'on défendait. Quel gâchis.

L'entrée secondaire des bâtiments administratifs est toujours là, elle. Les façades qui donnent sur la rue, pimpantes, ont un côté joliment suranné avec leurs vitres sans écrans. Ils ont même mis la devise de l'entreprise en haut, au-dessus de la porte.

Respect, Solidarité, Humanité.

J'ai envie de vomir. Paul et moi, on a porté haut et fier ces valeurs pendant vingt ans, sillonnant les quatre coins de la France pour vendre des compotes. On y croyait dur comme fer. Mais en 2020, la crise COVID a été une excuse tombée du ciel pour se séparer de nous. Trop vieux, trop indépendants, trop... trop quoi ? Oubliées les belles paroles et les devises. Balancés dans un monde en faillite, on a basculé dans l'enfer. Moi, l'enfer, j'avais connu ça gamin. Mais Paul... Le confinement ne l'avait pas aidé dans ses problèmes de couple. Du jour au lendemain, il s'est retrouvé sans emploi, sans femme, sans domicile. Il a commencé à boire. Interdiction de voir ses enfants.

Et puis, il a eu ce geste fatal.

A serrer mes poings, je sens mes ongles rentrer dans mes paumes. Je reprends mes esprits, me relâche – hors de question de trouer la combinaison. Je ne dois laisser aucune trace d'ADN, la police les trouve bien trop facilement. Ils s'en donneraient à cœur joie de me remettre en taule.

Il faut que je garde la tête froide pour réussir mon coup. Je respire, lentement à cause du masque qui veut me rouler une pelle râpeuse à chaque inspiration. Je longe le mur pour ne pas activer le lampadaire tout proche. En face, la maison du patron est toujours là, à demi cachée par une haie de thuyas. On ne sait jamais.

Lentement, j'atteins la double porte. A partir d'ici, finit de plaisanter. Je badge.

Je n'ai pas volé celui d'une commerciale pour rien. Ce sont les seuls autorisés à pénétrer au siège la nuit – traverser la France pour vendre des compotes, ça amène à venir très tôt ou très tard récupérer des échantillons, déposer des glacières vides... A mon époque, personne n'était regardant sur les heures supplémentaires.

On dirait que c'est toujours le cas.

La porte s'ouvre.

#

J'entre dans le hall secondaire et, aussitôt, fait un bond de côté pour me cacher derrière le ficus. Dans un ronronnement discret, la caméra se fige sur l'entrée que je viens de quitter. Mon commanditaire a obtenu les procédures de sécurité grâce à un hacker professionnel. Toute mon opération est chorégraphiée.

J'attends patiemment, observe les lieux. Ma respiration s'accélère à la vue des affiches collées un peu partout dans le couloir. Au travers des filtres infrarouges de mes lunettes, je distingue les photos du boss à l'usine, du boss chez un producteur, du boss à la R&D, commentées de slogans green-washing. Je sens la colère me serrer les tripes, contracter mes bras, nouer ma gorge. Trois ans de taule, parce qu'un jour, j'ai cru aux discours hypocrites de ce connard. J'ai envie de tout saccager – l'écran d'accueil écolo avec son panneau solaire, la maquette de pot de compote en carton biosourcé, le trophée des entreprises bienveillantes exposé à la vue de tout un chacun...

Respire Momo.

C'est pas le moment de perdre les pédales. La vengeance est un plat qui se mange froid.

Un ronronnement de rotative me fait lever les yeux. Ça y est. La caméra a changé de position. C'est le moment.

Je pique un sprint dans le couloir qui débouche sur l'accueil principal, m'abrite dans le renforcement d'un mur. Un rapide coup d'œil me permet de vérifier les positions des caméras et des détecteurs de mouvement.

Pour atteindre les bureaux de la R&D, je n'ai pas le choix. Il faut que je traverse le hall d'accueil, qui ne m'a jamais paru aussi grand. Alors que la caméra fixe son œil désincarné loin de moi, j'avance. Pas de précipitation cette fois. Je compte mes pas, tel un petit rat d'opéra. 1, 2, 3. Rotation à droite. 4, 5. Stop. Plus qu'à attendre, debout en plein milieu de la place, exposé à tous les regards. Devant moi, l'immense baie vitrée qui donne sur la rue n'est pas floutée. La plupart des entreprises utilisent des verres-écrans, transformant leurs sièges en panneaux publicitaires géants. Mais pas ici. Transparence totale.

Une nouvelle rotation de la caméra. Je reprends ma chorégraphie, me baisse pour passer

sous le détecteur de mouvement. Hors de question d'allumer la lumière.

Je boue. Le regard souriant du boss, épinglé sur les affiches, continue de me narguer. Je m'imagine prendre l'une des chaises de l'accueil et la balancer dans les belles vitres qui séparent le hall des premiers bureaux. Ca en ferait, du bruit. Du débris. De quoi expulser ma rage.

Soudain, une lueur jaune fend l'obscurité. Dehors, les réverbères s'allument à tour de rôle, précédant de peu le passage d'une voiture. Par réflexe, je me jette derrière les bambous qui délimitent l'espace d'attente.

Fatale erreur. J'active au passage le détecteur, et les néons blancs déversent une lumière crue, implacable, dans toute la pièce. Je jette un coup d'œil à la caméra. Dans un ronronnement caractéristique, elle commence sa troisième rotation. Vers moi, silhouette noire, massive, exposée comme en plein jour.

Je bondis dans le couloir qui est tout proche, me cache derrière un mur. Mon cœur bat à 100 à l'heure. Je sens la sueur me piquer les yeux, mais avec les lunettes, hors de question de me gratter.

Je sais qu'un algorithme, chez *Sécurité IA*, analyse les données des caméras en temps réel pour détecter les anomalies. Je n'ai plus qu'à croiser les doigts pour qu'il ne soit pas sensible à la lumière. Et à me dépêcher.

Les bureaux de la R&D sont juste derrière l'angle du couloir. J'avance, jette vite fait un œil aux gros titres des journaux scotchés fièrement sur les bureaux. *KerFruit à la conquête de l'espace. KerFruits prêt à nourrir la Lune*. Pas de doute, je suis au bon endroit. J'entre dans le laboratoire, le traverse à grands pas, passe entre les paillasses ornées de centrifugeuses, mixeurs et fours. Une odeur de céréale fermentée plane dans l'air.

Au fond de la pièce, une caméra fixe une porte ornée d'une photo du PDG et de ce qui doit être la directrice R&D serrant la main de Thomas Pesquet. Aucun doute. C'est là.

Je monte sur un bureau, saisit la perche escamotable que j'ai toujours dans ma poche. Titane, léger, tient dans la main. Encore une de ces merveilles que nous fournit le net. D'une poussée, je décale l'angle de la caméra. Le champ libre, je m'attaque à la serrure. Une bonne vieille serrure, comme on en fait plus – et comme plus personne ne sait les forcer. Sauf Momo.

Tout en crochétant minutieusement le mécanisme, je songe que le patron est loin d'être con. Il a bien compris que la principale menace, c'est la cyberattaque. Mon commanditaire me l'a avoué : il a passé des millions d'euros pour pénétrer les systèmes de la boîte. Sans succès. Tout le monde s'arrache la recette du *KerLuna*. Les astronautes ne tarissent pas d'éloge sur la barre protéinée qui améliore leur quotidien, et les gros groupes industriels sont prêts à tout pour connaître le secret de la petite boîte bretonne qui cartonne.

Je songe au fou rire que j'ai eu, il y a plus de dix ans, quand une jeune recrue avait parlé de son projet de développement à la machine à café. Tout le monde la trouvait perchée – la nourriture spatiale, n'importe quoi !

Y'a pas à dire, elle a eu du flair.

Dans un bruit de rouage bienvenu, la serrure s'ouvre. J'esquisse un sourire sous mon masque, en pensant à Mike, le caïd de mon quartier qui m'avait appris le métier, lorsque j'étais ado. Il y a des choses qui ne s'oublient pas.

Face à moi, un bureau, deux armoires. Pas une trace de technologie. La meilleure arme contre la cyberattaque : la recette n'a jamais été rentrée sur un ordinateur.

Simple, mais efficace. Fallait y penser.

J'ouvre les armoires, regarde les dossiers. Tout est impeccablement rangé, par ordre alphabétique. La directrice R&D est du genre maniaque.

J'épluche les titres. *Purée Pomme-Mirabelle, Onctueux Framboise, Mousse aux Marrons*, rien de transcendant. Je cherche les mots clés *Deep Space Gateway, ESA, KerLuna*, sans succès. L'appel d'offre de l'Agence Spatiale Européenne pour devenir le fournisseur officiel de la future station orbitale lunaire se clôt dans quelques mois – et pour le moment, avec l'expérience acquise à bord de l'ISS, seule mon ancienne entreprise est en lice. Au grand dam de ses concurrents, qui voient LE marché du futur leur échapper. Et qui continueront de contempler leurs parts de marché bloquées sur le plancher des vaches si je ne trouve pas cette foutue formule.

Rien à faire. J'ai beau éplucher l'armoire, je reste bredouille. Je me relève, observe la pièce. Un PC portable dort paisiblement sur le bureau – c'est bien le signe qu'il n'est pas important, n'importe qui pourrait le saisir et partir avec. J'ouvre les tiroirs, sans succès. Je me retiens de flanquer un coup de poing au mur pour passer ma rage. Je ne peux pas échouer aussi près du but !

Le mur. Un tableau de paysage typiquement breton y est accroché, légèrement de guingois. Je le pousse légèrement : il pivote sur une niche qui abrite un petit coffre-fort. Je n'ai jamais vu une cachette aussi *vintage*.

Soulagé, je constate que le modèle du coffre ressemble à ceux que l'on trouve dans les chambres d'hôtel. Une serrure électronique simple, qui ne devrait pas résister à mon aimant. Je sors de ma poche cet outil indispensable à tout bon cambrioleur. En quelques secondes, je réussis à perturber le circuit électronique et ouvrir le coffre. Il contient un dossier, que je saisis et ouvre.

La fameuse recette est bien dedans. Une méchante joie m'envahit à la vue des formulations techniques.

Paulo, c'est pour toi.

J'enfourne le document dans mon sac et referme le coffre. Précaution inutile : demain matin à la première heure, ils se rendront compte du vol, c'est immanquable.

Mais je serais déjà dans l'avion, loin d'ici.

#

Je fais demi-tour, pressé de partir. Alors que j'arrive vers l'accueil, le chuintement caractéristique des portes coulissantes retentit dans le silence. Mon cœur manque un battement. Je me cache dans l'angle du couloir.

Quelqu'un entre.

— Aurélia, c'est vous ?

La voix chaleureuse, légèrement chantante, me fige sur place.

Le boss.

Je peste. Il a dû voir la lumière de tout à l'heure.

Je l'entends traverser prudemment le hall. Mr Le Trall n'a jamais eu ce pas décidé et conquérant du chef d'entreprise vainqueur. Non, dix ans après, il se déplace toujours avec légèreté et décontraction. Je vois d'ici sa veste enfilée sur un T-shirt, son jean décontracté et ses snickers vertes. Tout dans son attitude est bienveillante, détendue, cool. Tout le monde lui donne le bon dieu sans concession. Une bile amère me monte à la gorge en me rappelant que, moi aussi, pendant vingt ans, je lui ai fait confiance.

Que des beaux mots.

Je l'entends monter les quelques marches qui mènent à son bureau. Je devrais souffler, il ne

m'a pas vu. Mais alors que j'avance prudemment vers le hall d'accueil, les souvenirs affluent, lâchant des fauves enragés dans mes tripes. Je serre les dents. Sur les affiches, le sourire hollywoodien de Mr Le Trall me nargue.

Tu y as cru, toi aussi, hein ?

Qu'est-ce que j'ai pu être con.

Tu as vu ce que la boîte est devenue une fois débarrassé des parasites comme toi?

Ce gars est une crevure.

Et, Solidarité, Respect, Humanité, ça fonctionne toujours ! Tout le monde marche!

J'arrive dans le hall, tout illuminé. Je saisis le trophée du meilleur employeur qui passe à portée de main, le cœur battant. La coupe de métal est lourde, rassurante.

Je me dis que c'est juste au cas où.

Je me dis que c'est juste pour me défendre.

Puis je revois le regard perdu de Paul. Mon Paulo. Un gars bien, pas comme moi. Il voyait ce qu'il y avait de meilleur dans les gens. Grâce à lui, j'ai un temps oublié ma colère, passé sur mes angoisses, retrouvé un semblant de décence sociale. Il ne méritait pas de mourir comme ça, écrasé à terre après s'être jeté du haut de son immeuble.

Tout ça parce qu'un con à qui il avait accordé sa confiance l'a jeté comme une vieille chaussette le jour où il en a eu marre de l'exploiter.

Je lève les yeux sur la porte entr'ouverte à ma droite.

Ma main se crispe sur le trophée.

#

« Les passagers du vol AY342 à destination de San José sont priés de se présenter à la porte d'embarquement C32. »

La voix étouffée de l'hôtesse traverse les parois des toilettes. Je défie du regard mon commanditaire. Plus petit que moi, il a la carrure bonhomme de celui qui a un peu trop abusé des dîners d'affaires. Ses yeux, deux petites billes noires enfoncées dans leurs orbites, me foudroient de colère contenue.

S'il pense que je vais craquer, il perd son temps. Je sorts de mon sac les documents de papier qui, sans aucun problème, ont passés les contrôles de sécurité. Pour ma pomme, c'était un peu plus risqué. La police va vite, mais heureusement, pas à ce point. Il a fallu attendre le flash de 8h30 avant que la radio ne parle du crime, ce qui veut dire que les flics ne l'ont découvert qu'au petit matin. Il leur faudra quelques heures de plus pour recouper mon profil de cambrioleur avec celui d'ancien employé *KerFruit* et demander à bloquer, par précaution, mes sorties du territoire. C'est bien ce que j'avais calculé, mais j'ai quand même manqué de pousser un gros soupir de soulagement quand, après les habituelles vérifications biométriques, le sas de contrôle de l'aéroport s'est ouvert.

Maintenant que je suis en sécurité, prêt à décoller, je n'ai plus qu'une chose à faire.

Mon vis à vis ne fait pas un geste. Je lui tends les papiers en murmurant :

— Vous n'avez pas le choix. C'est trop tard.

Il les prend, la main tremblante, me donne un paquet que j'enfourne aussitôt dans mon sac sous son œil surpris. Je me contrefiche qu'il y ait le compte de billets ou pas. Tout ce que je veux,

c'est décoller d'ici le plus vite possible. J'ai beau pas avoir laissé de traces, la police va rassembler tous les indices, retrouver mon vélo au fond du Meu, interroger cet étudiant qui a covoituré un faux Olivier Pino jusqu'à Nantes, repasser les vidéos de l'aéroport, oui, c'est bien sa tête, le salaud il s'est envolé... de potentiel suspect, je vais vite passer à coupable désigné. Mais d'ici là, je serai loin, dans un pays sans cartes, sans puces, sans tracking. Perdu au milieu de la jungle, prêt à recommencer une nouvelle vie.

Je vais pour tourner les talons quand le gars m'arrête d'une main sur l'épaule.

— Je ne vous avais pas demandé de...

Je me dégage, agacé. Bien sûr, il doit flipper pour sa pomme. Je l'avais senti dès la première rencontre : ce type n'a pas la carrure des rues. Il n'a pas été élevé à la dure, il n'a jamais distribué de coups de poings, il n'a jamais pris ses jambes à son cou. Il est de ceux qui contrôlent tout à distance, dans des salons feutrés ou des pièces bourrées d'informatique. Je lui crache au visage :

— Vous m'avez demandé ces documents. Vous n'avez pas mis d'autres conditions. Je ne suis pas un gentil hacker qui vole des milliards au fond de son canapé, moi. La vraie vie, ça salit les mains.

J'avance jusqu'à la porte de sortie des toilettes, ceux-ci précisément que l'on a choisit parce qu'ils ont deux entrées et pas de caméra. L'échange incognito.

Avant de l'ouvrir, je lance un dernier regard à mon commanditaire.

— De toute façon, ce salaud, il le méritait.